

LA NATION ESPAGNOLE

ORGANE DE L'HISPANITE
HEBDOMADAIRE

PRESIDENT DU COMITE DE REDACTION :
VICOMTE CHARLES TERLINDEN

PRIX D'ABONNEMENT :
3 MOIS : 10 FRANCS

Compte chèques postaux : 1859.77
Vicomte Charles Terlinden — La Nation Espagnole.
(Les deux mentions sont STRICTEMENT obligatoires.)

192, RUE ROYALE
BRUXELLES
TELEPHONE : 17.69.52

LE RAPPORT DE L'UNIVERSITE DE VALLADOLID AU SUJET DE LA SITUATION DES PROVINCES BASQUES SOUS LA DOMINATION DES ROUGES SEPARATISTES

L'Université de Valladolid a tenu la promesse faite à l'Assemblée spéciale des Universités espagnoles qui a eu lieu à Salamance, le 10 juin : celle d'offrir au monde des éléments de jugement pour que chacun puisse établir le sien sur la réalité de ce qui s'est passé dans les provinces basques. Une Commission de professeurs visita un à un tous les hameaux et tous les villages du pays basque où la révolution avait laissé sa trace, et put contempler l'œuvre de la destruction en recueillant des témoignages vivants. Cette Commission rédigea des procès-verbaux précis, laconiques, signés par les témoins les plus autorisés de chaque village. La lecture de ces documents fait frémir. Et l'on frémit aussi en contemplant les magnifiques photographies qui illustrent le volume : les ruines du couvent des Frères Maristes d'Anzuola; la destruction d'Eibar et des admirables œuvres d'art de Gregorio Hernandez au couvent de la Conception; la croix monumentale de Guadalupe à Fontarabie, détruite à la dynamite; la tragique vision d'Irun avec l'incendie des Ecoles chrétiennes, du Palais d'Arbelaz, du collège de Notre-

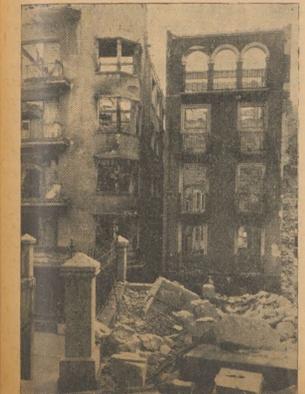
Dame du Pilar, de celui des Frères de la Passion, la mutilation et la profanation des statues — les rouges arrachèrent les yeux de celle de la Vierge du couvent des Frères de la Passion; — l'incendie du couvent d'Urrieda; celui du bel édifice qui était la Municipalité de Zarauz et sa façade ionique; la vision dantesque d'Amorebieta, les monceaux de cadavres du port de Bilbao, dont on avait ôté les peintures pour les envoyer à l'étranger; la magnifique bibliothèque de Deusto mise à sac; les statues profanées de Ceanuri; l'incendie de Durango, la statue de saint Pierre de Tavira, décapité et mutilé; l'église de Gaitica détruite, ses statues profanées, comme celles de Lemona et de Marquina; l'incendie de l'admirable église de Munguia que les rouges firent sauter, et beaucoup d'autres visions de la fureur antireligieuse et antiartistique, fureur d'épouvante, de cruauté et de folie.

Nous nous abstenons de commenter des documents par eux-mêmes si éloquentes. Mais nous voulons reproduire ici le commentaire que font, à titre de conclusion, les doctes auteurs du rapport, le professeur Don Manuel Ferrandis, Doyen, le professeur Don Ricardo Magdaleno, archiviste, et le professeur Don Francisco Anton, du Séminaire d'Arco. Les conclusions qu'ils nous offrent sont les suivantes :

« 1° LE SOI-DISANT GOUVERNEMENT D'EUKZADI N'ETAIT PAS CATHOLIQUE. »
« Quelle importance peut-on prêter à l'ostentation avec laquelle le président de ce gouvernement assistait aux cérémonies religieuses ? Quelle importance peut revêtir la pompeuse célébration du culte officiel par une infime partie du clergé séparatiste dans certaines églises de Bilbao ? Peut-on attacher la moindre importance à l'enterrement de quel-
« Gudari » distingué porté en terre sous l'œil empressé de nombreux cameramen armés de leurs appareils photo-

graphiques ? Telle était la farce trompeuse que l'on voulut représenter aux yeux de l'étranger, alors que le président du gouvernement d'Euzkadi savait que l'Eglise de Orduña, du Collège des Jésuites où il fit ses études, où s'écoula son enfance, venait d'être odieusement profanée par la destruction, le viol et l'assassinat. Ces prêtres indignes, en nombre fort réduit, qui évitaient autant que possible de revêtir les habits ecclésiastiques, connaissaient parfaitement la vie que menaient leurs collègues traqués par les milices, ils savaient les angoisses que ces prêtres catholiques vivaient dans leur cachette, au cours des poursuites dont ils étaient l'objet, ils n'ignoraient rien de leur martyre. Ce gouvernement, qui se vantait d'être catholique, se ralliait aux ennemis les plus acharnés de la religion catholique et étouffait ou bien faussait les voix de la hiérarchie ecclésiastique lorsque celle-ci se permettait de dénoncer l'hérésie abominable de cette union.

guerre ? Ce fut la confection dans la pourriture des cales de navires, dans les prisons immondes; ce furent les supplices moraux, les tourments physiques, et tout ce que peut concevoir l'égaré de la plus cruelle fantaisie. Toutes ces horreurs furent commises dans des actes comme l'assaut des prisons de Ondarreta et de San Sebastian; comme les exécutions du fort de Guadalupe de Fontarabie, les massacres dont furent le théâtre les quatre casernes de Bilbao (celles des Angeles Custodios, de Larrinaga, de la Galera et du Carmelo), l'orgie écoeuvante qui ensanglanta le « Cabo Quilates » et l'« Altuna Mendi ». N'importe lequel de ces sauvages attentats eût suffi à ébranler le gouvernement le moins sensible, et cependant, celui d'Euzkadi y assista dans la plus révoltante impassibilité. Parfois, et comme honteux de ce soupçon de remords, il esquissait de très faibles projets de châtiments qui jamais n'étaient réalisés, puis il attendait froidement la tuerie suivante. Rien n'est plus vrai que l'inhumanité repoussante du pseudo gouvernement d'Euzkadi. »



EIBAR. — Maisons incendiées par les rouges.



ONDARROA. — Pont sauté à la dynamite par les rouges.



GUERNICA. — Eglise incendiée par les rouges.



GUERNICA. — Maisons incendiées par les rouges.

son enfance, venait d'être odieusement profanée par la destruction, le viol et l'assassinat. Ces prêtres indignes, en nombre fort réduit, qui évitaient autant que possible de revêtir les habits ecclésiastiques, connaissaient parfaitement la vie que menaient leurs collègues traqués par les milices, ils savaient les angoisses que ces prêtres catholiques vivaient dans leur cachette, au cours des poursuites dont ils étaient l'objet, ils n'ignoraient rien de leur martyre. Ce gouvernement, qui se vantait d'être catholique, se ralliait aux ennemis les plus acharnés de la religion catholique et étouffait ou bien faussait les voix de la hiérarchie ecclésiastique lorsque celle-ci se permettait de dénoncer l'hérésie abominable de cette union.

« Ce gouvernement tolérait que la plus grande partie de son territoire fût privée de toute manifestation du culte; il permettait que l'on mourût privé de tout secours religieux; il ne trouvait rien à objecter à la disparition des ministres du Seigneur et à la destruction des temples que l'esprit catholique avait élevés pour le vénérer.



ARENAS (Bilbao). — Eglise incendiée par les rouges.



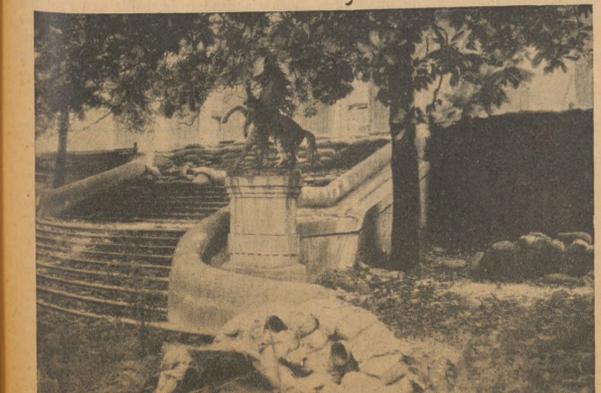
AMOREBIETA. — Maisons incendiées par les rouges.

« Les profanations, les sacrilèges, les impiétés et les délits de tout ordre commis contre l'Eglise en Biscaye sont trop nombreux pour qu'il soit possible de justifier la conduite du gouvernement basque, et, malheureusement, tout contribue à affermir en nous la conviction que le soi-disant gouvernement d'Euzkadi n'était nullement catholique.

« 2° LE GOUVERNEMENT DE BISCAYE ETAIT DENUE DE TOUT PATRIOTISME. »
« Il est inutile d'insister sur le patriotisme sain et authentique de l'Espagne, une, grande et libre, née du Mouvement National pour laquelle il n'existera pas d'obstacle insurmontable capable de s'opposer à sa volonté de mener la Patrie vers le but impérial qu'elle s'est désigné.



DURANGO. — Eglise dynamitée par les rouges.



LEQUEITIO. — Palais de l'Empératrice Zita, incendié par les rouges.

« L'existence irréaliste elle-même du gouvernement d'Euzkadi était incompatible avec ce patriotisme bien trop grandiose pour les dirigeants basques qui, dans leur entêtement à rapetisser de manière invraisemblable et suicidaire, les horizons nationaux, poussés par un orgueil et une ingratitude sans nom, se dressèrent en fils dénaturés contre la mère à laquelle ils devaient leurs gloires d'antan.

« D'autre part, ils n'ont même pas fait preuve du moindre sentiment de patriotisme envers leur Biscaye. Il est absolument impossible de concevoir en eux le moindre amour pour cette région qu'ils prétendaient gouverner, car s'il n'en eût pas été ainsi, ils n'en auraient jamais toléré la destruction, jamais ils n'auraient consenti à l'anéantissement de sa richesse ni à la disparition de son trésor artistique.



MURURI. — Ruines de l'église effondrée par la dynamite rouge.

« Depuis Irun, première victime de la furie rouge séparatiste, le soi-disant gouvernement d'Euzkadi sut ce que l'on pouvait attendre de collaborateurs comme les siens, et cependant cette même alliance continue de l'unir à ses hordes après dix mois employés par celles-ci à la destruction des meilleures villes de son enfance. Les dégâts matériels, les énormes pertes industrielles et agricoles, l'appauvrissement du commerce, le pillage des banques, les déboires et les souffrances sans nombre endurés par la population basque et dont la plus grande partie aurait pu par lui être épargnée, tout affermit en nous la conviction que nous avons nourrie sur l'absence totale de patriotisme dont le gouvernement d'Euzkadi a fait preuve.

« 3° LE GOUVERNEMENT D'EUKZADI N'ETAIT PAS HUMAIN. »
« Le « gouvernement d'Euzkadi », témoin impassible de l'incendie de ses villages et de la destruction méthodique de ses richesses et de ses voies de communication, pouvait peut-être, après s'être réfugié à l'étranger, parler de monstrueuses tactiques guerrières qui voulaient que le pays basque entier fût ravagé, afin de faire le vide devant le vainqueur. Mais ces régions dévastées, ruinées, étaient peuplées d'êtres humains, habitants pauvres du pays basque que n'atteignaient pas les problèmes compliqués de la Biscaye et qui n'aspiraient qu'à vivre en paix. La conduite du gouvernement, des Gudaris et de ses alliés envers les fermiers basques, démontre le manque le plus inconcevable de tout sentiment d'humanité. L'incendie des fermes, le vol de bétail et d'outils de labour, les menaces et les actes de violence furent comblés par l'ordre d'évacuation générale arrachant de force ces êtres, des vieillards pour la plupart, au terroir sur lequel ils vivaient non moins enracinés que les arbres de leurs champs. Cette évacuation forcée, cruelle, inhumaine, atteignant aussi bien les hameaux que les villages et les villes, cet exil imposé qui a ruiné ou tout au moins appauvri des milliers et des milliers de paysans, cet exode obligatoire entrepris sous la menace des revolvers et dans les sanglots de ceux qui s'y voyaient poussés, a donné aux routes du pays basque cet aspect navrant et triste qu'elles présentent peu après la conquête de nos troupes, alors que ces pauvres gens, à pied, à dos de bêtes ou en charrettes, munis du peu qu'ils avaient pu sauver, rentraient par petites étapes vers le petit coin qui les vit naître et où ils espéraient encore pouvoir refaire une vie que rien n'aurait dû troubler.

« Et que dire des trois cents petits malades de Gorliz ? Ces pauvres enfants rachitiques, petits invalides incapables de faire face à la vie, à qui les soins les plus exquis étaient prodigués dans le plus beau coin de la Biscaye, où l'on avait construit pour eux le magnifique sanatorium unique en son genre, dont l'emplacement écarté éloignait ces petits du fracas et des horreurs de la guerre, avaient-ils vraiment besoin d'être ainsi exilés ? Pourquoi leur faire quitter un établissement qui, pourvu de laboratoires, de pharmacies, d'une ferme parfaitement organisée, ne

« Si telle fut leur conduite envers ceux qu'ils devaient considérer comme leurs sujets, que n'ont-ils pas dû faire avec ceux qui ne pensaient pas comme eux, avec leurs ennemis politiques, avec ceux qu'ils arrêtaient, avec les prisonniers de

L'INDUSTRIE DES PRODUITS CHIMIQUES ET DES ENGRAIS EN ESPAGNE NATIONALE

Au début de l'épopée héroïque qui libère l'Espagne du joug sauvage qui lui imposait le Front Populaire, quand le généralissime pouvait compter déjà sur le grand enthousiasme que suscitait son œuvre de restauration, Prieto, l'historien, lança aux quatre vents sa prophétie fanfaroneuse : « Nous gagnerons la guerre parce que nous avons pour nous l'or et la métallurgie, avec Bilbao et Sagonte ». Et quand il eut dit cela, il se reposa doucement en voyant tous ses comparses qui répétaient en lui faisant écho : « Nous gagnerons la guerre, nous gagnerons la guerre... »

Prieto oubliait que depuis Napoléon, qui affirmait le pouvoir de l'or comme déterminant du triomphe, il s'est passé un siècle durant lequel le rôle du métal jaune a été relégué à un degré beaucoup plus modeste (pour important qu'il soit encore) que celui qu'il avait pendant les guerres napoléoniennes contre la richesse anglaise.

Prieto oubliait, par dessus tout, que depuis la grande guerre, l'importance de la métallurgie est vitale mais non exclusive et qu'au même titre, il faut compter l'industrie chimique.

Le plus regrettable pour l'Espagne nationale était justement ce que Prieto taisait. Parce que, entre tous les atouts qui manquaient à Franco, au commencement de la croisade, on comptait rien moins que les 90 p. c. de l'industrie chimique espagnole qui restait — stérilement d'ailleurs — aux mains des rouges : depuis les installations industrielles et chimiques d'explosifs de l'Union Espagnole des explosifs, à Bilbao et Galdacano, jusqu'aux usines les plus importantes et les plus modernes de la « Société Anonyme Cros » de Catalogne, en passant par les usines Solvay à Torrelavega et la fabrique modèle de la « Société électro-chimique de Flix » à Tarragone.

Si l'on veut se faire une idée de l'ineptie des marxistes, malgré leur adoration matérialiste de la science, il suffit de réfléchir à un paradoxe suivant : c'est que, possédant les zones les meilleures et les plus productives d'huile (Aragon, Bas-Aragon, Levant, et une grande partie de l'Andalousie avec Jaen en tête) et les deux uniques fabriques espagnoles de soude caustique (celle de l'Electro-chimique de Flix et celle de Solvay à Torrelavega, l'Espagne républicaine de Largo Caballero n'a pas d'huile pour l'assaisonnement ni de savon pour son hygiène, sa population pauvre ayant reçu pour substituer à l'huile, rien, et pour remplacer le savon, un composé hybride... sans graisse et sans soude caustique.

En 1936, l'armée rouge avait à son service toute l'industrie chimique catalane, et celle de Malaga, les importants gisements et industries de Peñarroya (reconnus en octobre de la première année triomphale), toute l'industrie chimique des Asturies et de la Biscaye, celle du restant du Nord, sauf la plus modeste comparativement de Guipuzcoa promptement libérée, et toute celle du centre de l'Espagne.

Elle serait stupéfiante la démonstration graphique, sur un plan industriel, de ce dont disposait notre Espagne et de ce qui était au pouvoir des ennemis de l'Espagne : c'est une différence de tout à fait. Sa métallurgie, toute l'industrie chimique, celle des minerais, des explosifs, des textiles, de la soie artificielle (deux grandes et parfaites fabriques à Blanes (Gerona) et à Prat de Llobregat (Barcelone) contre une, bien modeste et antique, à Burgos), celle de la glacerie, de l'automobile, de l'huile, une grande partie de la vinicole, l'entière de la trarquie et de la glucosierie, etc., tout cela était au pouvoir des rouges.

L'importance ou, pour mieux dire, la nécessité fondamentale de l'industrie chimique dans la guerre, et celle non moindre de sa dérivée, l'industrie des fertilisants, est tellement évidente que sa démonstration peut paraître une lapalissade.

L'acide sulfurique, qu'on appelle avec raison « le sang de l'industrie », est, avec l'acier, le nerf de la guerre moderne. Les meilleurs explosifs proviennent d'ailleurs de combinaisons où ces deux acides entrent en jeu.

Sans leur concours, la production manufacturière d'un pays, en paix, ne peut se concevoir, pas plus, qu'en temps de guerre, une armée ne peut se maintenir si elle manque de ces éléments de combat.

Chacun, même le plus profane dans les questions industrielles, a présente à la mémoire, la préoccupation des Etats-majors européens pour la possession et le soutien de stocks suffisants de phosphates et de pyrites en vue de se garantir une production normale d'acide sulfurique, et les efforts, en Allemagne et en Italie, pour arriver à l'autarchie dans la production des produits azotés, en vue de disposer d'acide nitrique, préoccupation qui s'est étendue aussi à l'Espagne, où l'expérience de la guerre actuelle a fait poser devant le Gouvernement national, avec une opportunité indiscutable, le problème préemptoire de l'obtention de produits nitrogénés, qu'il faut aujourd'hui importer, à peu près dans leur totalité.

Or, la source principale de la production d'acide sulfurique et d'acide nitrique réside dans les fabriques de fertilisants, parce qu'ils sont la matière première du superphosphate de chaux, engrais de consommation universelle et aliment-base de la terre labourable.

Comme il est dit plus haut, en juillet-août 1936, l'Espagne Nationale disposait à peine de quelques fabriques de produits chimiques, et non les plus grandes ou les meilleures au point de vue d'installation, parce que celles-ci se trouvaient dans le Levant espagnol. Les rouges pouvaient compter, de plus, sur l'existence de phosphates et de pyrites emmagasinés dans ces fabriques, et disposaient aussi de pyrites, les gisements de Benasque (propriété de la « Chimique-Industrielle de Saragosse ») étant en leur pouvoir, ainsi que de phosphates parce qu'ils détenaient la région où se trouvent les mines de Logrosan (propriété de la Compagnie

Espagnole des Phosphates de Logrosan). Malgré cette accumulation d'éléments et de moyens productifs, il apparut bientôt, d'après les informations prises dans les milieux compétents, que cette position avantageuse allait être entièrement neutralisée, tout d'abord, par l'orgie anarchiste qu'on prétendit substituer à la direction patronale (cette exécration direction capitaliste et bourgeoise) et ensuite plus encore par la désorganisation non corrigée des éléments humains et matériels qui ont un rôle dans l'économie industrielle.

Les produits fabriqués existants furent distribués à tort et à travers, tout à fait comme s'ils étaient impuissables, en quantités fabuleuses. Une seule fabrique, située à Valence, a, paraît-il, donné (et ici la signification de ce verbe est rigoureusement exacte) dix millions de pesetas sans qu'on ne puisse savoir qui en profitait, si ce n'est des intermédiaires politiques qui remplissaient leur portefeuille pour s'assurer un doux avenir à l'étranger.

Et les prix fixés pour les engrais, déjà si élevés, furent surmontés par les revendeurs plus ou moins clandestins et plus ou moins protégés, à un taux qui n'avait pas de parité dans les pays où l'index de vie est beaucoup plus élevé qu'en Espagne.

Ainsi se comprend la double diminution qui a été observée en Espagne rouge dans la consommation et dans l'exportation des fruits de la terre. Une po-

ssibilité d'être irriguées. Apostolat qui n'était ni facile, ni sans risques, parce que, en plus du manque de moyens de locomotion faciles et commodes, tous les profiteurs qui, par leur tromperie et l'usure, vivaient de l'ignorance de l'agriculteur, soulevaient les populations contre les propagandistes de la bonne nouvelle et, en plus d'une occasion, ceux-ci durent la vie sauve à l'agilité de leurs jambes ou à la protection de la garde civile.

C'est de cette façon que fut créée l'industrie des engrais chimiques. Avant le soulèvement national, la consommation espagnole de superphosphates avait dépassé le chiffre remarquable, en rapport avec la superficie nationale cultivable, de près d'un million deux cent mille tonnes, sans qu'aucune usine étrangère n'existât et en devant lutter par le prix et la qualité avec les produits d'importation. Parmi cette production, la moitié environ venait des usines de la « Société Anonyme Cros » et de ses associées.

Il se constitua une « Fédération des fabricants de superphosphates », qui fut présidée par un patriote de Salamanque, l'industriel bien connu Don Gregorio Mirat, et dont faisaient partie tous les fabricants espagnols. Son siège était à Madrid. Cette fédération a pu se reconstituer en Espagne nationale et continue à fonctionner à Burgos sous la même présidence de M. Mirat.

La Fédération, avec l'esprit patriotique qui l'anime, se tient en contact avec les organisations de l'Etat, pour régulariser la production conformément aux possibilités d'importation et elle a ajusté aussi les prix et les conditions de vente, faisant preuve d'une grande compréhension de la politique du nouveau régime. Et cela jusqu'à produire ce miracle d'une diminution du prix de vente par rapport à l'antérieure campagne, malgré l'augmentation du coût de certains composants.

Les exigences agricoles de l'Espagne que contrôle le général Franco peuvent se chiffrer à quelques 800.000 tonnes de superphosphate, que les fabricants pourraient aisément fournir, s'ils disposaient des moyens de transport qui leur manquent. Les nécessités de la guerre, qui passent avant toutes autres, font que, le plus souvent, le matériel disponible soit distrait de son but propre. Mais il faut reconnaître que la Junte centrale d'approvisionnement, qui incombe la lourde tâche de faire face à toutes les nécessités, militaires et civiles, quant au trafic ferroviaire, et que dirige le lieutenant-colonel Juan de Villalonga, est au-dessus de tout reproche.

Dans cet ordre d'idées, il y a d'ailleurs un phénomène extraordinaire à remarquer. C'est que, au fur et à mesure que le sol patrial augmente, avec l'avance de nos armées, et que les problèmes qui se posent devant l'Etat deviennent plus grands, les services de viennent de mieux en mieux organisés et vont de pair avec le perfectionnement des organismes centraux et d'assistance à la population.

Aujourd'hui, la production espagnole des produits chimiques et des engrais est représentée en Espagne par les firmes suivantes :

- La Société Anonyme Cros (usines à La Corogne, Malaga, Séville et Santander).
- L'Union Espagnole des Explosifs (usines à Bilbao, Aldea-Moret, Malaga et Séville).
- La Compagnie Royale Asturienne des Mines, à Aviles.
- La Société Anonyme Carrillo, à Grenade.
- La Production Chimique de Huelva, à Huelva.
- Les Phosphates de Logrosan, avec mines et usines à Logrosan.
- La Société Navarraise des Industries et la Société Navarraise des Engrais Chimiques, respectivement à Lodosa et à Pampelune.
- La Société Minière Métallurgique de Peñarroya.
- Les deux fabriques de « La Fertilisante » à Porto-Pi et Sa-Forzeza, sur Palma de Majorque.
- L'usine de la Société Anonyme Mirat à Salamanque.
- La Société des Engrais de Villanueva de la Serena.
- Les Industries Chimiques de Castille à Valdestillas (Valladolid).
- La Compagnie des Engrais San Carlos Vasco Andalouse (usines à Malaga et Séville).
- La Société Industrielle Chimique de Saragosse avec ses gisements de pyrites et de soufre.
- La fabrique Llano et Escudero à Bilbao.

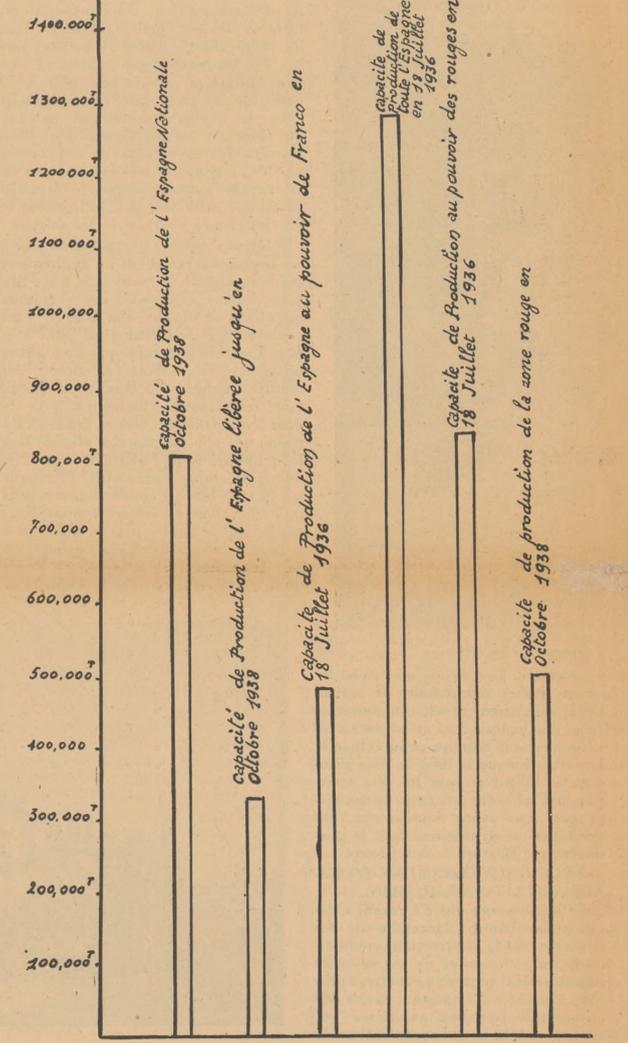
En se reportant au graphique, le lecteur se rendra compte de la situation des industries de fertilisants en Espagne au début du glorieux Mouvement National et des proportions actuelles de cette industrie en Espagne Nationale et dans la zone encore courbée sous le joug marxiste.

Parce que l'Espagne est une nation éminemment agricole et que l'agriculture constitue la base de la richesse nationale, la fabrication et la consommation des fertilisants ont atteint un tel degré qu'elles situent notre pays parmi les plus importants consommateurs de phosphates — et de superphosphates — d'Europe.

Cette matière première, qui ne vient qu'en toute petite proportion de notre sol, est importée, dans sa quasi-totalité de l'Afrique française dont les gisements ont pratiquement annulé les importations de l'Amérique du Nord à cause des prix plus avantageux et des facilités de transport, étant donné la proximité de ces gisements avec les centres de fabrication européenne.

En 1935, les pays d'Europe à la tête de l'importation des phosphates étaient les suivants : la France avec 792.000 tonnes; l'Allemagne : 766.000; l'Espagne : 600.000; l'Italie : 657.000 et l'Angleterre : 446.000.

En 1937, l'augmentation était notable encore : la France atteignait 1 million 106.000 tonnes, l'Allemagne 921.000, l'Italie 878.000 et l'Angleterre 469.000. L'Espagne, conséquence de la guerre de libération, ramenait ses importations



Graphique comparatif de la capacité de production de l'Espagne en 1936 et 1938.

pulation famélique et une balance commerciale progressivement défavorable ! Un joli cadre pour l'histoire de cette seconde république, qui, en mal, laisse en arrière la première.

Franco, avec la vision certaine de ce qui est nécessaire à l'Espagne, au front comme à l'arrière, a dirigé la guerre, non au hasard en se basant uniquement sur la tactique militaire, mais aussi avec prévoyance et esprit économique. Comme général et comme homme d'Etat, et de rien ou est né le Mouvement, il est passé, sinon à tout, du moins au principal et au suffisant quant aux nécessités du pays, de son armée et de sa population civile.

Si l'on faisait un résumé chronologique de la reconquête industrielle de l'Espagne, on verrait tout de suite la vérité de notre assertion. De pair avec les succès triomphants de notre armée admirable, on a obtenu et assuré l'approvisionnement de charbon, de fer, de pyrite, de cuivre, de plomb, de zinc, d'énergie électrique, de phosphates, de terres réfractaires, etc., etc., et parallèlement aussi, les industries retrouvaient la direction de leurs anciens maîtres légitimes, et les cadres techniques des entreprises, des fabriques et des ateliers étaient rétablis. Tout était prêt à être mis en marche pour l'utilisation de cette énorme richesse que n'avaient pas su ni exploiter, ni conserver, les sectaires de la destruction, aujourd'hui panégyristes ardents de la reconstruction de l'Espagne.

Voyons le processus de cette reconquête.

En février 1937, Malaga fut prise avec les usines importantes de « Los Guindos » (plomb), la « Société Espagnole des explosifs » (chimie), « San Carlos Vasco-Andaluz de Albonos » et la « Société anonyme Cros ».

En juin de la même année, la Biscaye fut récupérée ; Bilbao, dont le nom signifie synthèse industrielle, minière et commerciale, et, avec Bilbao, les fabriques d'explosifs de Galdacano, et chimiques de la même compagnie, et

possibilité d'être irriguées. Apostolat qui n'était ni facile, ni sans risques, parce que, en plus du manque de moyens de locomotion faciles et commodes, tous les profiteurs qui, par leur tromperie et l'usure, vivaient de l'ignorance de l'agriculteur, soulevaient les populations contre les propagandistes de la bonne nouvelle et, en plus d'une occasion, ceux-ci durent la vie sauve à l'agilité de leurs jambes ou à la protection de la garde civile.

C'est de cette façon que fut créée l'industrie des engrais chimiques. Avant le soulèvement national, la consommation espagnole de superphosphates avait dépassé le chiffre remarquable, en rapport avec la superficie nationale cultivable, de près d'un million deux cent mille tonnes, sans qu'aucune usine étrangère n'existât et en devant lutter par le prix et la qualité avec les produits d'importation. Parmi cette production, la moitié environ venait des usines de la « Société Anonyme Cros » et de ses associées.

Il se constitua une « Fédération des fabricants de superphosphates », qui fut présidée par un patriote de Salamanque, l'industriel bien connu Don Gregorio Mirat, et dont faisaient partie tous les fabricants espagnols. Son siège était à Madrid. Cette fédération a pu se reconstituer en Espagne nationale et continue à fonctionner à Burgos sous la même présidence de M. Mirat.

Les exigences agricoles de l'Espagne que contrôle le général Franco peuvent se chiffrer à quelques 800.000 tonnes de superphosphate, que les fabricants pourraient aisément fournir, s'ils disposaient des moyens de transport qui leur manquent. Les nécessités de la guerre, qui passent avant toutes autres, font que, le plus souvent, le matériel disponible soit distrait de son but propre. Mais il faut reconnaître que la Junte centrale d'approvisionnement, qui incombe la lourde tâche de faire face à toutes les nécessités, militaires et civiles, quant au trafic ferroviaire, et que dirige le lieutenant-colonel Juan de Villalonga, est au-dessus de tout reproche.

Dans cet ordre d'idées, il y a d'ailleurs un phénomène extraordinaire à remarquer. C'est que, au fur et à mesure que le sol patrial augmente, avec l'avance de nos armées, et que les problèmes qui se posent devant l'Etat deviennent plus grands, les services de viennent de mieux en mieux organisés et vont de pair avec le perfectionnement des organismes centraux et d'assistance à la population.

Aujourd'hui, la production espagnole des produits chimiques et des engrais est représentée en Espagne par les firmes suivantes :

- La Société Anonyme Cros (usines à La Corogne, Malaga, Séville et Santander).
- L'Union Espagnole des Explosifs (usines à Bilbao, Aldea-Moret, Malaga et Séville).
- La Compagnie Royale Asturienne des Mines, à Aviles.
- La Société Anonyme Carrillo, à Grenade.
- La Production Chimique de Huelva, à Huelva.
- Les Phosphates de Logrosan, avec mines et usines à Logrosan.
- La Société Navarraise des Industries et la Société Navarraise des Engrais Chimiques, respectivement à Lodosa et à Pampelune.
- La Société Minière Métallurgique de Peñarroya.
- Les deux fabriques de « La Fertilisante » à Porto-Pi et Sa-Forzeza, sur Palma de Majorque.
- L'usine de la Société Anonyme Mirat à Salamanque.
- La Société des Engrais de Villanueva de la Serena.
- Les Industries Chimiques de Castille à Valdestillas (Valladolid).
- La Compagnie des Engrais San Carlos Vasco Andalouse (usines à Malaga et Séville).
- La Société Industrielle Chimique de Saragosse avec ses gisements de pyrites et de soufre.
- La fabrique Llano et Escudero à Bilbao.

En se reportant au graphique, le lecteur se rendra compte de la situation des industries de fertilisants en Espagne au début du glorieux Mouvement National et des proportions actuelles de cette industrie en Espagne Nationale et dans la zone encore courbée sous le joug marxiste.

Parce que l'Espagne est une nation éminemment agricole et que l'agriculture constitue la base de la richesse nationale, la fabrication et la consommation des fertilisants ont atteint un tel degré qu'elles situent notre pays parmi les plus importants consommateurs de phosphates — et de superphosphates — d'Europe.

Cette matière première, qui ne vient qu'en toute petite proportion de notre sol, est importée, dans sa quasi-totalité de l'Afrique française dont les gisements ont pratiquement annulé les importations de l'Amérique du Nord à cause des prix plus avantageux et des facilités de transport, étant donné la proximité de ces gisements avec les centres de fabrication européenne.

En 1935, les pays d'Europe à la tête de l'importation des phosphates étaient les suivants : la France avec 792.000 tonnes; l'Allemagne : 766.000; l'Espagne : 600.000; l'Italie : 657.000 et l'Angleterre : 446.000.

En 1937, l'augmentation était notable encore : la France atteignait 1 million 106.000 tonnes, l'Allemagne 921.000, l'Italie 878.000 et l'Angleterre 469.000. L'Espagne, conséquence de la guerre de libération, ramenait ses importations

à 187.000 tonnes, dont 67.000 seulement pénétraient dans les usines de l'Espagne Nationale pour, transformées en superphosphates, fertiliser notre sol, assurer les récoltes et la nourriture des soldats et des civils.

Et bien que nous ne puissions pas encore donner de chiffres exacts des importations de phosphates de cette année 1938, nous pouvons affirmer qu'elles ont atteint un chiffre non inférieur à 150.000 tonnes.

Malgré toute son importance, nos industriels n'ont pas seulement toute leur attention dans l'industrie des fertilisants.

Conscients de leurs devoirs, ils se sont servis de tous leurs moyens indus-

De Katholieken en het Spanje van Franco

(2^e vervolg en slot.)

Vorige week hebben wij, in navolging van Prof. Kuiper de verhouding van Kerk en Staat overzien ter toelichting van het Standpunt der Spaansche Bisschoppen.

Binnen het kader van dezelfde toelichting handelt schrijver vervolgens over de verhouding Kerk en Staat en schrijft o. m. : « Maar toen de burgeroorlog eemaal uitgebroken was, kon de Kerk niet onverschillig, niet afzijdig blijven, niet neutraal in haar standpunt, haar houding, haar sympathie en moreelen steun. Dat volgt uit het wezen van den strijd, uit datgene, waar het eigenlijk en wezenlijk om gaat, uit het karakter en het streven van de beide partijen... »

De Kerk is tegen het communisme en voor de partij, die Spanje tegen de communistische revolutie verdedigt. Maar de Kerk is niet tegen het communisme, omdat het verbetering wil brengen in de maatschappelijke en economische verhoudingen, maar omdat het in zichzelf een kwaad in, intrensiëk pervers in theorie en praktijk, de samenvatting van alle ketterijen... »

Vermits het communisme nog meer is dan een feitelijke schending van rechten en versterking van de zedelijke orde. Het is tevens een doctrine, geeft een theoretische motivering van de praktijk. Om misbruiken onmogelijk te maken, ontneemt het communisme den mensch zijn natuurlijke rechten. Om die schennende daad te rechtvaardigen, verkondigt het een valsche leer, die de persoonlijkheid van den mensch aantast. Want juist de verheven natuur, de persoonlijkheid van den mensch maken hem tot subjeet, tot drager van rechten. Een dier heeft geen rechten. Daarom degradeert het communisme den mensch en huldigt het een zuiver materialistische opvatting van het leven en van menscheijke natuur. »

De sympathie van de Kerk kan derhalve onmogelijk uitgaan naar de partij, die haar vernietiging als eerste en wezenlijke doel nastreeft. Ook al was de Spaansche oorlog slechts van politieke en sociale aard, dan nog is zijn weerslag op godsdienstig gebied zeer ernstig en is vanaf het begin zoo duidelijk geweest, dat een van de partijen streefde naar de verdelging van den katholieken godsdienst in Spanje, dat de Bisschoppen niet passief konden blijven zonder de belangen van Christus te verraden.

Tot hier over de verhouding van Kerk en Communisme. Omtrent punt drie : « De Kerk en niet-innenging, schrijft steller o. m. :

« Het standpunt van de Bisschoppen en van de Kerk is dus duidelijk. Het is tegen de eene partij en voor de andere. Het is niet neutraal. Het is m. a. w. wezenlijk verschillend van het standpunt der zgn. niet-innenging. »

De Kerk heeft het beginsel der niet-innenging meer dan eens veroordeeld, o. a. in den Syllabus (veroor. 62). Zij beschouwt het als immoreel, omdat het zoowel tegen de liefde als tegen de rechtvaardigheid indruischt... »

De natuurlijke solidariteit, die er tusschen de landen moet heerschen, eischt dat zij ter hulp komen, wanneer het leven van een volk in gevaar is. Een beschaafd land, dat zichzelf respectteert, kan niet onverschillig blijven toezien, wanneer in een naburig land de grootste anarchie heerscht, de schandelijkste misdaden bedreven worden, barbaarsche verwoestingen worden aangebragt en honderdduizenden vreedsame burgers worden afgeslacht. Dat is een liberalisme, dat alle grenzen van humaniteit te buiten gaat... »

Het is dus alleszins begrijpelijk dat de Kerk de leer der niet-innenging veroordeelt. Daaruit volgt onmiddellijk, dat zij de innenging, het ingrijpen van den eenen Staat in de aangelegenheden van een anderen, in bepaalde omstandigheden als een recht en zelfs als een plicht beschouwt. De theorie der niet-innenging daarentegen is een product van het liberalisme en van het groeiend nationalisme of liever egoïsme der Staten. Zij verwerpen overigens de innenging niet geheel en al. Zij passen haar alleen niet toe volgens de soliede principen van recht en zedelijkheid, maar volgens de schommelingen van hun politiek, die van de moraal abstraheert en alleen rekening houdt met lagere, stoffelijke, egoïstische belangen... »

Schrijver velt ten slotte volgend oordeel over de niet-innenging : « DAT MAAKT DE NIET-INNENGINGSPOLITIEK TEN OPZICHT VAN HET SPAANSCH DRAMA TOT DE GROOTE SCHANDE VAN HET HUIDIGE EUROPA. » (vetjes van ons.)

Na bovenstaande scherpe uitspraken aangaande niet-innenging e.z.m., weerglegt Prof. Dr. Kuiper een heele reeks bezwaren welke vanwege katholieken na deze toch nog naar voor zouden kunnen worden geschoven. Het zou ons evenwel te ver voeren al deze opwerpin-

gen hier op te nemen tezamen met al hun weerleggingen.

Eén willen wij er nochtans aanhalen omdat het op zulke duidelijke wijze in het bijzonder de katholieke houding in zake niet-innenging illustreert. « Het kan zijn, zegt steller, dat de houding van Italië (en hier mogen wij bijvoegen : van Duitschland e. a. landen) evenmin door zuiver ideële motieven is ingegeven. Dan staan de bondgenooten der beide partijen op dit punt met elkaar gelijk. Maar dan blijft toch minstens nog over, dat de eigen belangen van den eenen kant behartigd worden ten koste van de belangen van Europa en de christelijke beschaving, terwijl zij er aan den anderen kant althans feitelijk mede samenvallen. Dat is het groote verschil. »

In het derde en laatste hoofdstuk omschrijft steller dan ten slotte « Het standpunt der Katholieken » ten overstaan van het Spaansche drama.

Na wat hooger werd gezegd is het duidelijk dat deze houding er geen van neutraliteit, of hoe men dat ook heeten moge, kan of mag zijn.

Prof. Dr. Kuiper onderlijnt dit in de laatste bladzijden van zijn boek nogmaals op duidelijke en allen twijfel uitsluitende wijze. « Deze houding, zegt hij, moet niet bepaald en zelfs niet beïnvloed worden door de bezwaren, die men op grond van politieke overwegingen of van afzonderlijke misdrijvingen tegen de nationale beweging kan maken. Zij moet uitsluitend bepaald worden door de vraag, of de zaak van de eene partij wezenlijk goed is en die van de tegenpartij verkeerd. Deze beslissende vraag is door de Bisschoppen beantwoord. De nationale beweging was, volgens hen, in haar oorsprong rechtmatig en zelfs noodzakelijk; zij streeft naar een nobel, zelfs een heilig doel...; zij streeft naar dat doel op een wijze die, in het algemeen, rechtvaardig en goorloofd is... »

Daarna hebben de Bisschoppen hun standpunt bepaald : zij zijn voor de nationale beweging en tegen de zgn. Regeering. Zij hebben hun onderhoorigheden zelfs verboden, zich aan te sluiten bij de tegenpartij; zij zijn voor Spanje en voor de Kerk geen heil, dan in de overwinning van de nationale beweging.

Dit standpunt behoort, ondanks alle bezwaren, het standpunt van de Katholieken te zijn, niet alleen in Spanje, maar ook daarbuiten. Er kan eventueel een probleem bestaan : Engeland en Spanje... enz.; maar een probleem : de Katholieken in Spanje, heeft geen reden van bestaan, juist vanwege het gezaghebbend woord van de Bisschoppen, die gesteld zijn als leiders en leeraars van het katholieke volk... »

De Bisschoppen beroepen zich dus ten opzichte van de buitenlandsche Katholieken, niet op hun jurisdictie, maar op de eenheid onder de katholieken : eenheid door liefde en eenheid in waarheid, d. i. eenheid van geest : *unum corpus, unus spiritus*. Het is de plicht van broederlijke liefde, dat de Katholieken medeleven met de beproeving, die het katholieke Spanje doormaakt; dat zij zich solidair verklaren met hun broeders in een strijd, die klaarblijkelijk gericht is tegen de Kerk, den godsdienst, de christelijke beschaving.

Het is overigens niet te aanvaarden, zegt hij, « dat een Fransman of een Nederlander », met alle respect voor de Spaansche Bisschoppen, zich de vrijheid zou veroorloven, het duidelijk standpunt van het Spaansche Episcopaat niet te deelen, en den Katholieken zou aanraden of suggereeren ingelijks te doen, omdat dat eigenlijk het beste is. Dat is een vergrijp tegen de katholieke eenheid, gemis aan *sensus catholicus*... »

Een katholiek, die bij een dergelijken strijd neutraal blijft, geen partij kiest noch voor de eene zijde noch voor de andere, elke solidariteit met een van de beide partijen afwijst, verdedelheid brengt onder de Katholieken in plaats van de eensgezindheid en saamhoorigheid te bevorderen, pleegt verraad aan de katholieke zaak. »

Wij zijn de meening toegedaan met dit uittreksel deze betrekkelijk uitvoerige reeks aanhalingen en met een deze lijnen te mogen besluiten. Wat hooger staat geschreven is inderdaad zoodanig klaar en duidelijk dat het ons totaal overbodig lijkt nog langer bij dit zoo fel betwist punt van de houding der Katholieken ten overstaan van het bloeddende Spanje te blijven stilstaan.

Ten slotte kunnen wij de lezers slechts aanraden de studie van Prof. Dr. Kuiper te bestudeeren en er de noodige gevolgtrekkingen uit te halen. Want ook buiten het onmiddellijk verband van den Spaanschen burgeroorlog is zij van blijvende waarde.

HUGO VAN DE PERRE.

triels, de tout leur capital et de toute leur initiative, pour doter l'Espagne de ces quelques éléments qui lui manquaient et, surmontant les difficultés de tout ordre qui se présentaient, ils ont créé dans notre pays toute une série d'industries chimiques qui nous affranchissent aujourd'hui de l'étranger et qui répondent aux exigences impérieuses de la guerre.

Son énumération complète serait, actuellement, bien inopportune et indécrite; mais nous aurons un jour l'occasion d'en faire l'étude et alors nous verrons comment, dans cette période glorieuse de notre histoire, les industriels chimistes n'ont eu qu'un but : servir l'Espagne et son Caudillo.

X. X.

Etincelles

Les rouges n'ont cessé de répéter, mal Ataturk, que le dessein des innombrables membres du comité est de passer à New-York une saison la plus longue possible, aux dépens de l'Etat et avec l'argent volé par celui-ci à la Banque d'Espagne et aux honnêtes gens. Les dirigeants rouges et ceux qui les entourent ne perdent pas une occasion de quitter le pays où ils campent et de s'en aller à l'étranger.

Oude en Nieuwe Democratie

In het groot dagblad van Londen The Times, kon men in het nummer van 7 Februari 1932 het volgende lezen: « De plicht van den journalist is dezelfde als deze van den geschiedschrijver: bovenal de waarheid te ontdekken en deze aan zijne lezers voor te leggen met de dingen, waarvan staatslieden zouden wenschen dat zij hun werden voorgezet, maar de waarheid, zoo goed als hij die kan benaderen. »

La Situation militaire

L'offensive nationale en Catalogne est une conséquence ou une suite de la seconde bataille de l'Ebre déclenchée naturellement par les marxistes lors de leur attaque de juillet entre Mequinenza et Cherta. On voit se répéter la situation créée, il y a un an, à Teruel où la contre-offensive nationale mena les forces du Généralissimo jusqu'à la Catalogne et jusqu'à la mer.

Le Journal officiel rouge, du 22 novembre insère la mesure suivante: « Présidence du Conseil: Le Comité de Direction de la participation espagnole à l'Exposition Universelle de New-York sera composé de: Don Manuel Sanchez Arcas, sous-secrétaire à la Propagande, comme président; Don Gonzalo Dieguez Redondo, chef de la section d'Amérique, pour le ministère des Affaires étrangères; Don Laureano Sanchez Gallego, directeur général de l'Enregistrement, pour celui de la Justice; Don Luis Lacasa, pour celui de la Défense nationale; Don E. Alcazar Huertas, directeur général du Contentieux de l'Etat, pour celui des Finances et de l'Economie; Don José Ignacio de Alberti y Gomez, chef de la Section de l'Ordre public, pour celui de l'Intérieur; Don Francisco Gali y Fabra, directeur général des Beaux-Arts, pour celui de l'Instruction publique; Don Antonio Gomez Zapatero, pour celui des Travaux publics; Don Maximo Meyer, pour celui des Communications et des Transports; Don Juan Relinque Esparragosa, pour celui du Travail et de l'Assistance sociale; Don José Luis de Loma y Oteiza, ingénieur agronome, pour celui de l'Agriculture; toutes les personnes ci-dessus sont nommées comme membres du Comité, et Don Alfredo Bauer en est nommé secrétaire. »

En het socialistisch dagblad Vooruit, van Gent, verscheen den volgenden dag, dus den Zaterdag, onder de gewone buitenlandse kroniek een artikel over het « mislukte offensief van Franco », waaruit wij, ten titel van documentatie, het volgende willen aanhalen: « Thans is het echter duidelijk, dat het talmen van Franco's bevelvoerders een ernstiger reden had, n. l. de dreigende revolutie onder hun manschappen. »

Villages pris et prisonniers faits par les Nationaux, d'après les communiqués officiels: Le 24: Mayals, Llardecans, Torrebases, Sarroca, Peralba. — Prisonniers: 1.000. — Avions abattus: 23.

On ne peut nier que ce comité soit bien fourni. Et nous n'arrivons pas à comprendre quelle tâche peuvent y assumer le directeur de l'Enregistrement du ministère de la Justice et le chef de l'Ordre public. Fort heureusement, il est bien certain qu'étant donné la date de l'Exposition de New-York, ce copieux comité n'aura pas l'occasion d'exercer ses fonctions. Nous disons heureusement, parce qu'ainsi on ne verra pas se renouveler le spectacle de l'Exposition de Paris, en 1937, où le pavillon de l'Espagne rouge fut quelque chose de lamentable, le moins réussi de tous, une véritable honte.

Mort du Général Martinez Anido

Burgos, 25. — Le général Martinez Anido, ministre de l'Ordre public, est décédé samedi, victime d'une congestion grippale, dont il souffrait depuis plusieurs jours. Il avait conservé sa conscience jusqu'au dernier moment, parlant avec ses aides de camp et ses collaborateurs des affaires de son ministère, et spécialement du Patronage National anti-tuberculeux, œuvre à laquelle il avait consacré beaucoup de temps et de travail. Le général mourut après avoir reçu les Sacraments de l'Eglise, entouré de sa famille, de ses collaborateurs, de ses aides de camp et de ses subordonnés.

Œuvre des Autels et Croix d'Espagne

Les versements, si petits soient-ils, peuvent être adressés aux comptes chèques suivants: Bruxelles: N° 2850.49 de M. Camille Marchant, 17, avenue Hamoir. N° 3989.34 de Mlle Myette van Steenberghe, 43, rue du Taciturne.

EXPORTATION ET IMPORTATION

Advertisement for Armand Colin et S.A. featuring various industrial and commercial products. Includes sections for: Matériel 'LA' pour mines, carrières et travaux publics; Ciments Portland; Corderie; Papiers; Etabl. BREPOLS; Vins; Cognac; Huile; Sucres; Bananes; Conserves; and Vitraux.

JAPON ET ESPAGNE

Les trois points que la Russie attaqua dernièrement pour déchaîner la guerre mondiale furent : celui de « Chan-Ku-Feng », celui des « Sudètes » et celui de « l'Ebre ».

Nous supposons que les Sudètes et les Japonais ont suivi l'attaque bolchevique sur l'Ebre avec la même émotion que celle que nous ressentimes lors de l'offensive bolchevique en Tchécoslovaquie et en Mandchourie. Et nous supposons aussi que cette joie que nous ressentons aujourd'hui devant l'échec des manœuvres marxistes à Prague et dans le Manchou-kuo, nos amis la ressentiront aussi en constatant l'échec final du communisme devant l'Ebre.

Ce sentiment que nous éprouvons, de partager avec les Japonais la dernière défense du monde devant un ennemi commun; ce sentiment qu'Espagne et Japon sont les deux flancs décisifs dressés contre les « rouges », ce sentiment fait que, Japonais et Espagnols, nous nous sommes liés fraternellement et éprouvons les uns pour les autres tendresse et admiration.

Cette admiration et cette affection de l'Espagne pour le Japon ne datent pas d'aujourd'hui, cependant.

Elles datent du moment où nous nous rendimes compte de ce que le Japon est une autre Espagne : « celle de là-bas ». En effet, le Japon est une nation placée entre un puissant continent occidental (Etats-Unis) et un immense continent de couleur (l'Asie : Chine et Indes), comme l'Espagne est la nation — de ce côté-ci — placée entre la France et l'Angleterre (Occident) et l'Afrique (Orient). Japon et Espagne, les deux frontières du monde. Ses deux portes. La même unité de destin dans l'univers.

De plus, nous Espagnols, nous avions de profonds motifs pour connaître, admirer et aimer les Japonais.

« Un peuple très fort d'Espagne », comme dit Camoens, découvrit le Japon pour le monde civilisé européen.

Vers 1542, il fut découvert par Méndez

Pinto. Des gens péninsulaires débarquèrent immédiatement aux merveilleuses îles de Cipango, dans des jonques japonaises.

Cinq ans plus tard, notre grand saint François Xavier commença son évangélisation à Kagoshima.

Et après les ardents efforts d'évangélisation du « Divin Impatient », jésuites et dominicains, ambassadeurs de Philippe II et commerçants abordèrent au Japon et dans les îles les plus proches, qui portèrent dès lors les noms espagnols de « Filipinas », « Carolinas », et « Marianas » en souvenir de nos catholiques conquérants.

Il est certain que le caractère religieux, militaire et indépendant du Japon s'alarma alors. Et l'évangélisation espagnole ne put atteindre au même succès que celui auquel elle avait atteint en Amérique, bien que là-bas pourtant il y eut eu beaucoup plus de victimes. Le grand martyr des missionnaires en 1622, et les implacables persécutions que le christianisme eut à subir par la suite, firent que l'Espagne et le Japon ne purent s'entendre sur le terrain « confessionnel », malgré tout le sang versé par les nôtres et malgré nos efforts éclairés pour arriver à une véritable compréhension du peuple japonais.

On ne peut oublier que si l'Espagne découvrit le Japon et fut son évangélisatrice, elle fut aussi la première à étudier ce peuple et à se livrer à de savantes recherches sur lui.

A l'époque de l'Espagne impériale paraissent constamment des livres et des études sur le Japon. Bujeda de Leiva étudia son histoire. Le Frère Manuel Presc fait des recherches sur la langue japonaise. Le Frère Oyanuren, le Père Fernández, Collado publient des grammaires. MM. de Sosa, Santa Maria, García Garcés, Pinciro, Suárez de Figueroa font paraître des récits des événements japonais. (Durant tout le 15^e et le 16^e siècles.) Lorsque viendra le jour de la paix, lorsque notre « Propagande » pourra donner tous ses soins à l'édition de livres fondamentaux (de nos amis et non pas des pays hostiles), elle devra réimprimer ces premières liaisons spirituelles entre l'Espagne et le Japon. Et nous de-



L'Ambassadeur du Japon en Espagne Nationale. Son Excellence M. Yun Chueh.

rons, une fois encore, envoyer au Japon des étudiants et des voyageurs qui nous rapporteront sa langue encore une fois apprise, et qui reviendront de nouveau amoureux de son climat et de ses paysages; et ils sauront nous conter le secret militaire du sintoïsme, cette piété féconde envers les morts et les ancêtres; cette piété qui a fait du peuple japonais le plus parfait du « culte de la tradition ». Tout comme si le « requête » François Xavier leur avait laissé, avec son sang, la religiosité traditionnelle de Navarre. (La Navarre, cette terre japonaise d'Espagne.)

Je me souviens que peu de temps avant la République je me promenais à la Gran Vía de Madrid, accompagné d'un de mes amis, diplomate japonais distingué. « N'êtes-vous pas étonné, me dit-il, de voir tant de Chinois vendant des colliers, à Madrid ? »

« Oui, répondis-je, ils ne me plaisent pas du tout, tous ces trocs aux colliers à 3 pesetas ! » Je crois que c'est une forme de infiltration communiste. J'en ai déjà averti le pays, par mes écrits. « Eh bien ! insistez énergiquement et de toute urgence. Ces Chinois vendent toutes les cocaines de Moscou ! Celles qui abrutissent le corps, et celles qui endorment l'honneur d'un peuple ! »

Et je m'arrêtai, regardant mon ami japonais de ce même regard de surprise et d'interrogation, avec lequel j'ai toujours regardé toutes les choses de cet énigmatique pays nippon. Enigmatique et impassible. Avec son pli mongol dans les yeux, son sourire de bonze et, en même temps, son esprit d'initiative si véritablement arien. Je le regardai et me demandai une fois de plus : « Mais qu'est-ce que le Japon ? Qu'est donc ce pays en forme de dragon chinois sur la mer, qui sait contempler le monde « face au soleil » naissant ? »

Car, n'est-il pas vrai, tous nous nous sommes dit bien des fois : « En quoi un Chinois et un Japonais sont-ils donc différents ? » Comment les Japonais et les Chinois se distinguent-ils dans leurs perpétuelles batailles ? Pour quelle raison la Chine est-elle un pays en régression et dont la civilisation est arrêtée, alors que les Japonais constituent un peuple de progrès et d'élan ? Pourquoi la Chine obéit-elle aveuglément à Moscou, tandis que le Japon est l'avant-garde du génie romain et européen en Orient ?

Peut-être les Japonais se sont-ils posés les mêmes questions à notre égard, nous confrontant avec les Maures : « Pourquoi les Espagnols — qui, physiquement, ont tant de ressemblance avec les Berbères —, pourquoi sommes-nous une nation qui s'élance en avant et qui possède une histoire, tandis que les Maures n'ont jamais pu atteindre qu'à une vague et céleste empire de Mahomet ? »

L'explication de ce mystère doit se chercher avec la même clef : c'est que l'Espagne et le Japon ont un caractère « mi-oriental, mi-occidental ».

Le Japon est suffisamment oriental pour comprendre l'âme du chinois, mais il possède aussi une dose suffisante d'esprit arien pour être capable de coloniser cette race de couleur. De même l'Espagne, par ses contacts millénaires avec l'Orient, a été capable de comprendre le cœur des Berbères et des Indiens d'Amérique; et, en même temps, elle a été assez européenne de caractère pour atteindre à un vaste pouvoir sur les gens de couleur, à travers les siècles et dans des mers que nul navire n'avait jamais sillonnées avant elle.

Effectivement, le Japon a donné des types ethnographiques correspondant à cette dualité. Les préhistoriques « aïsos » furent quelque chose comme les « Ibères » nippons. Et l'élément « caspien », un type de « celtes » japoniques. Au Japon, il y a aussi des races dolycéphales orientales et des races brachycéphales et « platirrhines » que l'ethnologue Disos classa comme « alpines » et « paléalpines ». Dans le langage aussi on trouve l'explication du mystère : la langue japonaise abandonna l'alphabet idéographique que possédait la langue chinoise, pour adopter un système syllabique beaucoup plus efficace au point de vue culturel.

Mais, c'est dans la religion surtout que nous trouvons le « pourquoi » de la disjonction entre Chinois et Japonais. Le fond religieux et national du Japonais se trouve dans le « sintoïsme », tandis que la religion chinoise est fondamentalement « bouddhiste ». Soit dit en termes plus clairs : les Japonais ont un sentiment religieux qui leur fait admettre les « hiérarchies » et pratiquer un culte sublime envers les « ancêtres », envers les « défunts » et envers la « tradition ». Tandis que les Chinois croient à la « masse » (peuple de *coolies*) ; ils ont horreur de l'individualité, de tout ce qui sort de l'ordinaire. Pour cela, les Chinois n'ont pas la « mémoire » d'eux-mêmes; ils n'ont ni « tradition vivante », ni « morts féconds ». Ils n'ont pas d' « histoire ». Par contre, les Japonais savent que mourir pour la patrie, c'est survivre, c'est mériter l'immortalité. Et de là vient leur vénération envers les « Kammi » ou Héros. (Au Japon être un Héro ou un Sage cela équivaut à être un Saint et mérite le culte de tout un peuple. C'est la race des « Samouraïs ».)

Les Chinois dédaignent l'honneur militaire, et les Japonais sont le peuple du « harakiri », du « suicide pour l'honneur ». La Chine est un conglomérat de « pe-

tites queues et de mandarins » avec des institutions immobiles comme des pagodes, un empereur nominal, écrasant et inutile. Une espèce d'immense Sultanat. Tandis que le Japon est vraiment une « nation », un organe vivant et agissant, avec des institutions efficaces, avec un Gouvernement agissant, avec des Universités savantes et patriotiques, avec une littérature véritable, des « gheïssas » délicieuses, un art expansif, une armée merveilleuse, un empereur à l'instar d'un César, descendant de Jimmu Tenno, et un hymne qui rêve gloire et pérennité monarchique : « Que notre règne dure mille ans et ensuite huit mille, jusqu'à ce que les pierres cessent d'être pierres et que les mousses, épaisses et humides ».

Tout cela fait que l'histoire du Japon peut se comparer à celle de l'Espagne. Le Japon, comme l'Espagne, fut dans l'histoire un peuple de guerres civiles longues et sanglantes. Les partisans des Taira luttèrent contre ceux de Minamoto, ainsi que luttèrent, entre eux, Ibères et Celtes, Castillans et Catalans, carlistes et libéraux, nationaux et rouges.

Et cela arriva sous le « shogunat », cette espèce de féodalité, dans laquelle le Mikado ou Monarchie était, en quelque sorte, semblable aux Rois de la Maison de Trastámara en Castille.

L'Espagne atteint son unité et sa grandeur en 1492, sous les Rois Catholiques, patrons de notre Révolution Nationale.

Le Japon fit sa Révolution en 1868 et, depuis lors, ce pays d'archipels, dont les îles étaient désunies par la mer et les habitants par les haines régionales, ce pays devint Un, Grand et Libre. Comme le majestueux chrysanthème de sa bannière. Et il osa s'aventurer dans la magnifique entreprise contre la Chine (en 1894) et plus tard dans celle contre la Russie (en 1904).

Et depuis lors, tout le Japon se prépare ardemment à lutter contre l'Orient et l'Occident.

Depuis lors, il fait face à l'arrogance « mammonique » des Anglo-Saxons Yankees. Depuis lors, il se prépare à cette vaste offensive contre Chang-Kai-Shek, contre Hankeou et Canton, c'est-à-dire contre Staline.

Oh ! Japon, notre frère d'Extrême-Orient ! Pays des poèmes ingénus et délicats des « Haïkai » et des « Tankas », comme nos romances castillanes; des chansons accompagnées par votre « samisen », votre guitare !

Pays de céramique merveilleuse, comme cette faïence de la Talavera japonaise, qu'est celle de Satsuma !

Pays de théâtre national héroïque et religieux, tel ce théâtre médiéval de « No », qui correspond à notre théâtre de Lope de Vega et de Calderón !

Pays de conteurs et de peintres; de capitaines samourais, de « Cids » aux yeux obliques !

Mais ce qui rapproche le plus le Japon de l'Espagne, c'est certainement notre commun mépris de la mort !

Nous sommes des peuples de soldats et de mystiques, qui « meurent parce qu'ils ne meurent pas », qui crient « Vive la mort ! » et chantent : « si je suis tombé, je suis allé au poste que j'ai là-bas... »

La-bas, sur les étoiles. Les étoiles du ciel espagnol, qui ressemblent aux clochettes japonaises en argent, placées aux aurores du firmament.

Japon et Espagne !

Japon : pays de tremblements de terre et de volcans, qui font Yokohama disparaître et modèlent des paysages nouveaux, comme s'ils venaient d'être créés par Dieu.

Espagne : pays de convulsions comme cette guerre, dans laquelle les villes s'écroulent et la vie doit renaître comme au premier jour de la Genèse.

Pour toi, frère Japon, je lève mon bras, j'étends ma main, devant ton triomphe, face à l'Orient et l'Occident.

Et c'est parce que je vois étendue la main de tes soldats et tes ambassadeurs criant avec nous :

Franco, Franco, Franco ! Arrriba España !

ERNESTO GIMÉNEZ CABALLERO.

ESPIONNAGE par valise diplomatique

Burgos, 23. — Le Ministère des Affaires étrangères a publié la note officielle suivante :

« Le Service de renseignements et de police militaire a trouvé dans la valise du vice-consul britannique à Saint-Sébastien, dont était porteur le consul, M. Goodman, une série de documents destinés sans aucun doute, aux ennemis de l'Espagne Nationale, sur les futures opérations militaires. »

« Une certaine quantité de monnaie espagnole non déclarée a été également trouvée. »

« Cette affaire fait l'objet des recherches les plus minutieuses qui, à leur début, semblent prouver l'existence d'un réseau d'espionnage qui utilisait, comme véhicule pour communiquer avec l'ennemi, la valise dans laquelle ont été trouvés les documents en question. »

« Une enquête détaillée sur la question est en cours et l'agence diplomatique britannique a fait preuve du plus grand désir d'éclaircir cette affaire et a donné, de son côté, dès les premiers instants, les plus grandes facilités pour collaborer à l'action de nos autorités. »

Burgos, 23. — (Dépêche officielle du Service National de Presse du Ministère de l'Intérieur.)

« Comme démenti des nouvelles propagées par les journaux et les agences étrangères sur de prétendus désordres en Espagne nationaliste, le Service National de la Presse peut assurer, de façon catégorique, que la tranquillité et l'ordre sont absolus en territoire national et n'ont été, en aucune façon, altérés par un événement quel qu'il soit. »

« Pour ceux qui font consister l'altération de l'ordre dans les conséquences inhérentes à la découverte faite dans la valise consulaire britannique, le Service National de la Presse peut affirmer que le nombre et la qualité des personnes arrêtées n'ont rien d'extraordinaire. »

« La seule chose extraordinaire dans tout cela était et continue à être le procédé par lequel l'espionnage rouge en Espagne Nationale recevait ses renseignements. »

« Les agences et les journaux qui se font l'écho de fausses nouvelles à ce sujet, n'ont qu'à publier les versions de leurs correspondants, en Espagne nationale, pour que la vérité soit rétablie par leurs propres représentants. »

DEPUIS LONGTEMPS, LA VALISE DIPLOMATIQUE BRITANNIQUE SERVAIT DE VEHICULE AUX DOCUMENTS DESTINES AUX ROUGES.

Burgos, 23. — (Note du Service National de Presse.)

« L'affaire d'espionnage rouge qui a pris une envergure spéciale en raison de la découverte de documents interdits dans la valise consulaire britannique, se trouve soumise à l'étude du juge spécial. »

« A ce sujet, les autorités et la presse nationale ont conservé une correction absolue qui a été payée de retour par les informations de l'Agence Reuter sur des désordres imaginaires et par un article du « Times » du 21, où l'on insinue qu'il s'agit d'une diversion. »

« L'ordre dans le territoire national est absolu. »

« En ce qui concerne l'insinuation que la découverte faite dans la valise consulaire britannique pourrait être la conséquence d'une machination de la police, nous pouvons affirmer que cette valise n'a pas fonctionné dans ce but un seul jour, mais qu'elle a été, pendant longtemps, le véhicule habituel de l'organisation d'espionnage découverte pour le passage de documents et de monnaie. »

« L'enquête judiciaire éclaircira si cela a été possible sans complicité ni responsabilité de la part d'aucun fonctionnaire britannique. »

JUIFS ET ROUGES

Les postes de radio d'Amérique du Nord

Burgos, 15.

Depuis le début de la guerre espagnole, les stations de radio aux Etats-Unis ont donné une joie non dissimulée les nouvelles venant du côté rouge au sujet du conflit espagnol, tandis que celles qui venaient du camp nationaliste étaient données avec toutes sortes de restrictions. Encore maintenant, les qualificatifs de rebelles et de loyaux sont les seuls appliqués respectivement aux Espagnols et aux malfaiteurs des brigades internationales.

La nécessité d'offrir au peuple américain des nouvelles d'Espagne était impérieuse. Enfin, un jour, on vit une des stations de radio de New-York, entre deux numéros de musique espagnole, donner des nouvelles de l'Espagne Nationale. Ceux qui écoutèrent ce programme trouvèrent qu'il était d'une discrétion modeste et d'une charité extrême pour les rouges qu'on appelait tout simplement les républicains. Le directeur de la station trouvait que le fait de donner de simples nouvelles de Burgos, de Séville, de Saragosse, était de la propagande et, chaque jour, il mettait plus de restrictions au communiqué. Cependant, la même station donnait chaque dimanche des émissions tout à fait insultantes pour les nationaux.

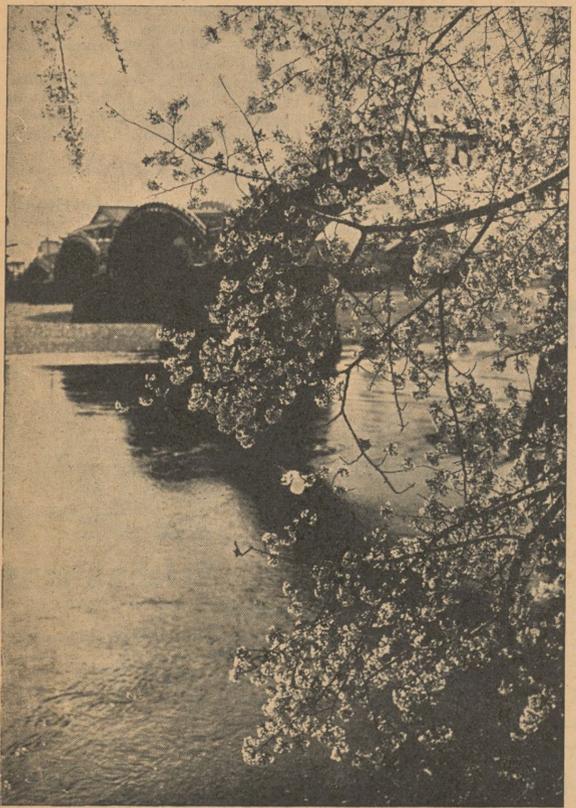
Peu de temps après, la station ne donnait plus du tout de nouvelles de Burgos, mais les rouges continuaient chaque dimanche à offenser les nationaux.

Les nationaux s'en allèrent à nouveau de station en station; ils en étaient rejetés comme des pestiférés.

Il y a, à Washington, une commission officielle de direction des services de radiodiffusion. On sait jusqu'à quel point elle est arrivée en refusant les nouvelles nationalistes. Mais il faut signaler également le fait que les juifs ont une grande part à la direction des stations. Un juif est le président de la Radio-Corporation of America.



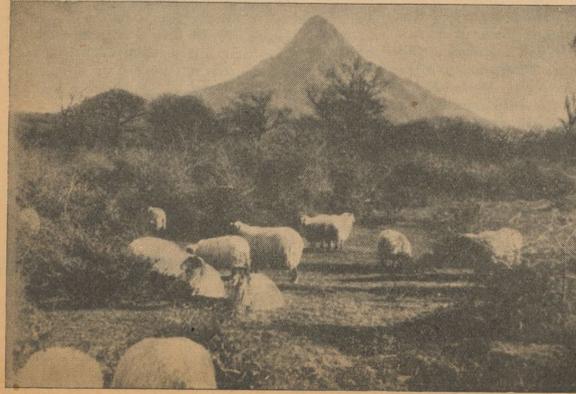
JAPON. — Le Mont Fuji, vu du lac Kawaguchi.



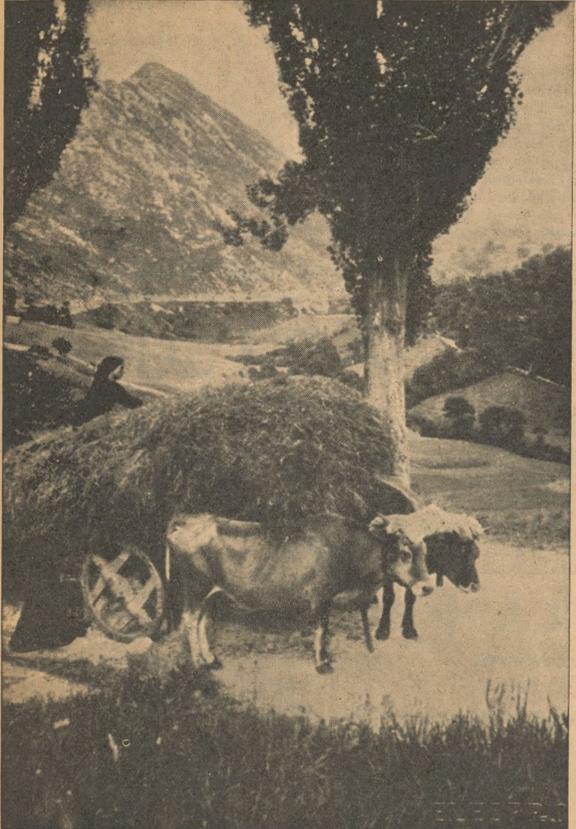
JAPON. — Le pont Kintai dans la province d'Iwakuni.



JAPON. — L'art des bouquets.



ESPAGNE. — Le pic de Saint-Donato, sierra de Andia, Navarre.



ESPAGNE. — Paysage de montagne à Santander.



ESPAGNE. — Paysage de Castille.

Nous présentons à tous nos lecteurs et amis nos meilleurs vœux pour l'année 1939

Ayuntamiento de Madrid